

Freitag: 16. 5. 1973

Lieber Herr Braun,

vielen Dank für Ihren Brief. Ich freue mich, Herrn Derrida kennen zu lernen, der mir früher schon einige seiner Schriften zugesandt hat.

Aber ich muß Sie bitten, den Brief hier auf dem Herbst zu verlegen, weil die nächsten Wochen u. Monate schon angefüllt sind und ich in meinem Alter nicht mehr soviel verkräften kann.

Mit herzlichen Grüßen
von Klaus zu Klaus

Martin Heidegger

Lettre de Martin Heidegger à Lucien Braun, 16 mai 1973.

« Ich freue mich, Herrn Derrida kennen zu lernen... »

Jacques Derrida

Le lieu dit : Strasbourg

« ... Der Ort sagt... »

Il y va de la pensée, bien sûr. De la pensée comme elle va, bien ou mal (essayez de traduire cela dans une autre langue, pour voir, en allemand par exemple : la pensée comme elle va). Il y va de l'écriture pensante qui transite la philosophie, la littérature, la poésie, la musique, le théâtre, les arts visuels, et la politique – et le reste.

Pourquoi commencer par une déclaration aussi sèche, froide et abstraite ? Si j'insiste pour dire que, d'abord et enfin, tout aura tenu, en dernière analyse, pour moi, pour nous, pour vous, à la pensée et à l'écriture, quoi que cela veuille dire et quoi que cela engage, c'est en partie pour me défendre. Contre moi. C'est pour tenter d'endi-

guer le flot, en vérité les larmes d'émotion, de gratitude, d'amour et d'amitié, de nostalgie aussi, voire de mélancolie qui ne manqueraient pas autrement de submerger ma parole, ici, aujourd'hui, à Strasbourg. Mon ton ne devrait pas être celui du *pathos* eschatologique en philosophie. Ceci n'est pas une dernière rencontre avec mes amis de Strasbourg. J'en forme en tout cas le vœu et j'y mets tout mon cœur.

Si je commence ainsi par rappeler la pensée ou l'écriture, ce n'est pas que je sache encore, après tant d'années, ce que ces mots veulent dire ou devront avoir signifié un jour, au moins pour nous. Non, c'est pour qu'à travers l'effusion nous ne perdions pas de vue, dans le paysage si riche de notre mémoire commune, cette certitude et cette vérité : ce qui m'a, depuis le commencement, appelé à Strasbourg, attiré vers votre ville (et que je n'ai jamais distingué, depuis des décennies, de l'existence concrète, des corps et des figures, des visages de mes premiers et plus chers amis dans la pensée et dans l'écriture, Philippe Lacoue-Labarthe et Claire, Jean-Luc et Hélène Nancy, Lucien Braun, Isabelle Baladine Howald, d'autres encore, Paola Marrati, Francis Guibal, Daniel Payot, Denis Guénoun qui, entre autres choses, organisa sous l'autorité de la faculté de philosophie, en novembre 1992, avec Jean-Luc Nancy, Philippe Lacoue-Labarthe et Daniel

Payot, dans le Carrefour des littératures européennes de Strasbourg, animé par Christian Salmon, de riches débats publiés sous le titre *Penser l'Europe à ses frontières*¹), ce qui nous a ici rassemblés, ce qui a fait de mon amour pour cette ville une des bénédictions de ma vie, ce fut d'abord et toujours, entre nous, entre tous ceux et toutes celles que je viens de nommer, l'injonction intraitable de la pensée. Rien n'aurait eu lieu, et pour lieu Strasbourg, sans cela, sans cette injonction qui fut aussi un désir de penser et d'écrire, chacun à sa manière, *de* la philosophie, au sujet de la philosophie mais aussi de la littérature, de la poésie, du théâtre, de la musique et des arts visuels, puis traversant tout cela, puisque c'est de l'amour d'une ville que je parle, d'une métropole qui n'est pas n'importe laquelle en France et en Europe, puisque ce sont des municipalités que je veux aussi remercier, traversant tout cela, disais-je, il y eut la politique, le politique dont nous reparlerons encore. Car ce que Strasbourg, la ville et mes amis, mes premiers hôtes et les hôtes d'aujourd'hui encore m'ont donné la chance de partager avec eux, comme je ne l'ai jamais fait avec d'autres, c'est aussi, j'en rappellerai quelques moments, une expérience politique. Non seule-

1. Éditions de l'Aube, 1993.

ment universitaire et culturelle mais politique : nationale, européenne et internationale.

Tout cela – penser, dire, écrire à Strasbourg – n’aurait pas été possible, je le répète, et la chose politique elle-même, sans le premier souci dont Philippe Lacoue-Labarthe, Jean-Luc Nancy et moi-même avons compris dès le départ qu’il nous appelait ensemble, à vivre et à venir ensemble, à *convenir* dans quelque chose comme une synagogue. Vous le savez, c’est le premier sens du mot : une synagogue (συναγωγή), c’est le rassemblement, le lieu dit qui dit ou dicte de se rendre ensemble, le lieu où l’on va et vient à la rencontre des autres, l’espace où l’on conduit ses pas et marche côte à côte. Dans le milieu juif algérien de mon enfance, on disait d’ailleurs curieusement « temple » au lieu de « synagogue ».

Comme pour cacher ce mot en le voilant, en le réformant. Strasbourg, c’est aussi pour moi la synagogue aux yeux bandés de votre cathédrale. J’idolâtre cette idole, cette femme privée de vue et de voix, cette figure muette et douloureuse. C’est à elle que j’ai rendu visite la première fois. Pour remarquer d’ailleurs, au passage, que le titre donné par les reproductions sur carte postale de cette image (aux éditions de la fabrique de la Cathédrale), ce n’est pas « La synagogue aux yeux bandés », mais tout simplement, comme si cela allait de soi : « La Synagogue, allégorie de l’Ancien

Testament (1^{er} quart du XIII^e siècle) ». Hélène Nancy, qu’elle en soit remerciée, vient de m’envoyer une autre carte postale qui dit : *La Synagogue, « l’Ancienne Loi »*. Car, au-delà du mal ou de la calomnie qu’elle insinue sans doute, à savoir un certain aveuglement juif à la vérité de la révélation chrétienne, il m’a semblé que cette synagogue aux yeux bandés nous interrogeait. Elle nous adresserait une demande silencieuse, à tous les trois et à tous nos proches. Comme seule une femme peut le faire, elle ne nous demanderait pas naïvement : qu’est-ce que la vérité de la révélation, qu’est-ce que la vue, le voile ou le dévoilement ? Qu’est-ce que le judaïsme, le christianisme ou l’islam dans l’Europe d’aujourd’hui et de demain ? Elle nous presse d’une question préliminaire : que signifie bander, bander les yeux ou avoir les yeux bandés pour la pensée, l’écriture, la philosophie, la politique, l’existence en général ?

Cette question nous vient aussi depuis l’épreuve d’une judéité qui a toujours été un souci profond et constant pour nous trois, chacun à sa manière, Jean-Luc le juif, Philippe le judéo-catholique, et moi qui suis, chacun le sait, à moitié catholique, à moitié calviniste. La « question juive », dans toutes ses dimensions – religieuse, philosophique, politique –, résonne à Strasbourg de façon très singulière. Non seulement à cause